



# XINRAN CHINOISES



*Picquier poche*

Extrait de la publication





**XINRAN**

*Chinoises*

Traduit de l'anglais  
par Marie-Odile Probst



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Funérailles célestes*

Titre original : *The Good Women of China*

© 2002, The Good Women of China Ltd

© 2003, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française

© 2005, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles cedex

*En couverture* : Photographie de Ingo Jezierski © Getty Images  
Calligraphies de Ruth Rowland

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 2-87730-757-3

ISSN : 1251-6007

## *Sommaire*

Prologue.....	9
1 Les débuts de mon enquête .....	11
2 La fille qui avait une mouche pour compagne..	21
3 L'étudiante .....	57
4 La Chiffonnière .....	83
5 Les mères qui ont survécu au tremblement de terre .....	103
6 Ce que croient les Chinoises .....	133
7 La femme qui aimait les femmes .....	143
8 La femme dont le mariage fut arrangé par la révolution .....	167
9 Ma mère.....	181
10 La femme qui a attendu quarante-cinq ans .....	195
11 La fille du général du Guomindang .....	227
12 L'enfance que je ne peux oublier .....	251
13 La femme que son père ne reconnaît pas .....	271
14 Une femme à la mode .....	299
15 Les femmes de Colline Hurlante.....	329
Epilogue.....	349

*Pour toutes les Chinoises  
et pour mon fils Panpan*

## NOTE DE L'AUTEUR

Les histoires racontées ici sont véridiques, mais les noms ont été changés pour protéger les personnes concernées.



## *Prologue*

Le 3 novembre 1999, à neuf heures, je rentrais chez moi après le cours du soir que je donnais à l'École d'études orientales et africaines de l'Université de Londres. En sortant de la station de métro de Stamford Brook par cette sombre nuit d'automne, j'ai entendu un bruit de pas précipités dans mon dos. Quelqu'un m'a assené un violent coup sur la tête et m'a jetée à terre avant que j'aie eu le temps de réagir. Instinctivement, j'ai serré contre moi mon sac à main, qui contenait l'unique exemplaire d'un manuscrit que je venais de terminer. Mais mon agresseur était déterminé.

— Donne-moi ce sac ! a-t-il crié à plusieurs reprises.

Je me suis débattue avec une force que j'ignorais posséder. Dans l'obscurité, je ne pouvais discerner son visage. J'avais seulement conscience de repousser deux mains vigoureuses, mais invisibles. J'ai essayé de me protéger tout en donnant des coups de pied vers ce que je pensais être son entrejambe. Il m'a rendu mes coups de pied et j'ai senti la douleur surgir dans mon dos et mes jambes, et le goût salé du sang dans ma bouche.

Des passants ont accouru vers nous en criant. L'homme a rapidement été cerné par une foule en

colère. Quand je me suis relevée en titubant, j'ai vu qu'il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts.

Par la suite, les policiers m'ont demandé pourquoi j'avais risqué ma vie pour un sac.

Tremblante et avec des élancements de douleur, je leur ai expliqué :

— Il y avait mon livre dedans.

— Un livre ! s'est exclamé un policier. Un livre est-il plus important que votre vie ?

Bien sûr, la vie est plus importante qu'un livre. Mais à plus d'un titre, mon livre était ma vie. Il contenait toutes les vies de ces Chinoises dont je voulais témoigner, des années de mon travail de journaliste. Je savais que je m'étais comportée de façon stupide : si j'avais perdu le manuscrit, j'aurais pu essayer de le reconstituer. Toutefois, je n'étais pas sûre que j'aurais pu trouver la force de traverser une seconde fois les sentiments intenses que l'écriture de ce livre avait soulevés en moi. Revivre les histoires de ces femmes que j'avais rencontrées avait été douloureux ; mettre en ordre mes souvenirs, trouver les mots justes pour les exprimer, avait été plus difficile encore. En défendant mon sac, je défendais mes sentiments et ceux des Chinoises. Ce livre était la somme de tant de choses que je n'aurais pu, une fois perdues, les retrouver. Quand vous interrogez votre mémoire, vous ouvrez une porte sur le passé ; la voie qui mène aux souvenirs a de nombreux embranchements, et le chemin est à chaque fois différent.

## 1

### *Les débuts de mon enquête*

Un matin de printemps de l'année 1989, je roulais dans les rues de Nankin sur ma bicyclette Flying Pigeon en pensant à mon fils Panpan. Les pousses vertes sur les branches des arbres, l'haleine embuée des autres cyclistes dans l'air frais, les écharpes de soie des femmes gonflées telles des voiles par la brise printanière, tout se mêlait à la pensée de mon fils. Je l'élevais seule, sans homme, et être une mère vigilante tout en exerçant un métier n'était pas de tout repos. Dans tous mes déplacements, quelle qu'en soit la durée, même lors du court trajet pour me rendre sur mon lieu de travail, penser à lui me donnait du courage.

— Hé, présentatrice émérite, regarde où tu vas ! a crié un collègue lorsque j'ai pénétré en zigzaguant dans l'enceinte de la station de radio et de télévision où je travaillais.

Deux policiers armés étaient en faction devant les grilles. Je leur ai montré mon laissez-passer. Une fois dans l'enceinte, il me faudrait affronter d'autres gardes armés devant les portes d'accès aux bureaux et aux studios. Les mesures de sécurité étaient draconiennes, et les employés craignaient les gardes. On racontait qu'un soldat récemment engagé s'était

endormi pendant sa garde de nuit et qu'il était si tendu qu'il avait tué le camarade qui avait voulu l'éveiller.

Mon bureau se trouvait au seizième des vingt et un étages de l'imposant bâtiment moderne. J'ai préféré emprunter les escaliers plutôt que de me risquer à prendre l'ascenseur, qui tombait fréquemment en panne. Une fois dans mon bureau, je me suis rendu compte que j'avais laissé la clef sur l'antivol de ma bicyclette. Un collègue compatissant a proposé d'aller téléphoner au gardien. Ce n'était pas aussi simple qu'il y paraît, car personne parmi les employés subalternes n'avait de téléphone et il devrait se rendre dans les bureaux de la direction. On a fini par m'apporter ma clef et mon courrier. Dans l'épaisse pile de lettres, l'une d'elles a attiré tout de suite mon attention : l'enveloppe avait été fabriquée avec la couverture d'un livre et une plume de poulet était collée dessus. Selon la tradition chinoise, une plume de poulet est un signal de détresse.

La lettre avait été envoyée d'un village à environ deux cent cinquante kilomètres de Nankin ; elle venait d'un jeune garçon.

*Très honorée Xinran,*

*Je ne manque pas une seule de vos émissions. En fait, tout le monde dans notre village aime vous écouter. Mais je n'écris pas pour vous dire du bien de votre émission ; j'écris pour vous confier un secret.*

*Ce n'est pas vraiment un secret, parce que tous les habitants du village le connaissent. Il y a un vieillard infirme de soixante ans ici qui s'est récemment acheté une jeune épouse. La fille a l'air très jeune et je crois qu'on a dû la kidnapper. Ça arrive souvent dans notre*

*région, mais beaucoup des filles réussissent à s'échapper. Le vieillard a peur que sa jeune épouse s'enfuie, alors il l'attache avec une grosse chaîne en fer. La lourde chaîne a entamé la peau de sa taille – le sang suinte à travers ses vêtements. Je crois que ça va finir par la tuer. S'il vous plaît, sauvez-la.*

*Quoi que vous fassiez, n'en parlez surtout pas à la radio. Si les villageois découvrent que je vous ai écrit, ils forceront ma famille à partir.*

*Puisse votre émission connaître de plus en plus de succès.*

*Votre auditeur dévoué,  
Zhang Xiaoshuan.*

C'était la lettre la plus poignante de toutes celles que j'avais reçues depuis que j'avais commencé à présenter mon programme du soir, *Mots sur la brise nocturne*, quatre mois plus tôt. Pendant l'émission, j'abordais divers aspects de la vie quotidienne et j'utilisais mes propres expériences pour gagner la confiance des auditeurs et suggérer des façons d'affronter les difficultés de la vie. « Je m'appelle Xinran, avais-je dit au début de ma première émission. Xinran signifie "avec plaisir". *Xin xin ran zhang kai le yan*, a écrit Zhu Ziqing dans un poème sur le printemps: "Avec plaisir et ferveur, j'ai ouvert les yeux sur un monde nouveau". » Pour tout le monde, moi la première, l'émission était une nouveauté. Je débutais dans le métier et j'essayais de faire quelque chose que personne n'avait jamais fait à la radio auparavant.

Depuis 1949, les médias n'étaient que des porte-parole du Parti. Les seules informations auxquelles le peuple chinois avait accès, c'étaient celles de la radio

d'Etat, des journaux d'Etat et, par la suite, de la télévision d'Etat, il n'y avait pas de voix divergente. Communiquer avec qui que ce soit à l'étranger semblait aussi improbable qu'un conte de fées. Quand Deng Xiaoping a débuté le lent processus d'« ouverture » de la Chine en 1983, les journalistes, s'ils étaient courageux, ont pu essayer d'apporter de subtils changements à la façon dont ils présentaient les bulletins d'informations. Il est alors devenu possible, bien que peut-être encore plus dangereux, d'aborder des problèmes personnels dans les médias. Dans *Mots sur la brise nocturne*, je m'efforçais d'ouvrir une petite fenêtre, un tout petit trou, où les gens pourraient pleurer et respirer après l'atmosphère chargée de poudre de fusil des quarante années précédentes. Lu Xun, le célèbre écrivain chinois, a dit : « La première personne qui a mangé du crabe a dû aussi essayer de manger une araignée, avant de se rendre compte que ce n'était pas bon. » En attendant la réaction des auditeurs à mon programme, je me demandais s'ils trouveraient que c'était du crabe ou de l'araignée. Le nombre de lettres enthousiastes qui s'empilaient sur mon bureau m'a convaincue que c'était bien du crabe.

La lettre du jeune Zhang Xiaoshuan était la première qui me demandait d'intervenir sur un plan concret, et elle m'a jetée dans l'embarras. J'en ai parlé à mon chef de service en lui demandant comment procéder. Il m'a suggéré d'un ton indifférent de contacter le bureau de la Sécurité publique de la région. Je les ai appelés pour leur exposer l'histoire de Zhang Xiaoshuan, en donnant libre cours à mon indignation.

L'officier de police à l'autre bout du fil m'a dit de me calmer.

— Ce genre de situation est fréquent. Si tout le monde réagissait comme vous, nous croulerions sous le travail. De toute façon, c'est un cas sans espoir. Nous avons des montagnes de rapports sur des cas semblables ici, et nos ressources financières et humaines sont limitées. A votre place, je me garderais bien de m'en mêler. Ces villageois n'ont peur de rien ni de personne ; en admettant que nous rappliquions chez eux, ils mettront le feu à nos voitures et rosseront nos officiers. Ils sont prêts à tout pour assurer une descendance à leurs familles, parce que ne pas avoir d'héritier mâle est un péché envers les ancêtres.

— Laissons cela, ai-je dit. Dois-je comprendre que vous considérez que le cas de cette jeune fille n'est pas de votre responsabilité ?

— Je n'ai pas dit ça, mais...

— Mais quoi ?

— Mais ça ne sert à rien de se précipiter, nous devons procéder pas à pas.

— On ne peut pas laisser quelqu'un mourir pas à pas !

Le policier gloussa.

— Pas étonnant qu'on dise que les policiers combattent l'incendie mais que ce sont les journalistes qui l'allument. C'est quoi déjà votre nom ?

— Xin... ran, ai-je répondu les dents serrées.

— Oui, oui, Xinran, un beau nom. D'accord, Xinran, venez nous voir. Je vous aiderai.

Il avait l'air de me faire une faveur et non d'accomplir son devoir.

Je me suis rendue sur-le-champ à son bureau. C'était un officier de police chinois tout ce qu'il y a de typique : robuste et vif, avec une expression sournoise.

— A la campagne, a-t-il déclaré, le ciel est haut et l'empereur est loin.

Selon lui, la loi était impuissante là-bas. Les paysans ne craignaient que les autorités locales qui contrôlaient leur approvisionnement en pesticides, engrais, semences et matériel agricole.

Le policier avait vu juste. Pour finir, ce fut le chef du dépôt de réserves agricoles du village qui réussit à sauver la jeune fille. Il a menacé de supprimer l'approvisionnement en engrais, s'ils ne la libéraient pas. Trois policiers m'ont conduite au village dans une voiture de police. Quand nous sommes arrivés, le chef du village a dû nous frayer un passage dans la foule des villageois qui nous menaçaient du poing et nous injuriaient. La fillette n'avait que douze ans. Nous l'avons arrachée au vieillard, qui pleurait amèrement et ne cessait de nous injurier. Je n'ai pas osé m'enquérir de l'écolier qui m'avait prévenue. Je voulais le remercier, mais l'officier de police m'a dit que si les villageois apprenaient ce qu'il avait fait, ils pourraient le tuer, lui et sa famille.

A voir de près la puissance des paysans, j'ai commencé à comprendre comment Mao avait pu s'appuyer sur eux pour vaincre Chiang Kai-shek et son armement anglais et américain.

La jeune fille a été renvoyée à sa famille à Xining – à vingt-deux heures de train de Nankin –, accompagnée d'un officier de police et d'un employé de la station de radio. On a découvert que ses parents



avaient contracté une dette de 10 000 yuans pour la retrouver.

Personne ne m'a félicitée d'avoir sauvé cette jeune fille, par contre, j'ai eu droit à des critiques pour « avoir mis les troupes en branle et troublé l'ordre public » et avoir gaspillé le temps et l'argent de la station de radio. Ces reproches m'ont ébranlée. Une jeune fille s'était trouvée en danger et quand on allait à son secours, on vous accusait de « dilapider les deniers publics ». Que valait donc la vie d'une femme en Chine ?

Cette question a commencé à me hanter. La majeure partie des lettres que je recevais à la station de radio étaient écrites par des femmes. Leurs lettres étaient souvent anonymes, ou écrites sous un nom d'emprunt. Ce qu'elles me racontaient me surprenait et me choquait profondément. Je croyais connaître les Chinoises. À les lire, je me suis rendu compte à quel point je me trompais. Mes compatriotes menaient des vies et se débattaient avec des problèmes dont je n'avais pas la moindre idée.

Nombre des questions qu'elles posaient avaient trait à la sexualité. L'une d'elles voulait savoir pourquoi les battements de son cœur s'accéléraient quand il lui arrivait d'entrer accidentellement en contact avec le corps d'un homme dans le bus. Une autre demandait pourquoi elle se mettait à transpirer quand un homme lui touchait la main. Pendant trop longtemps, toute discussion ayant trait à la sexualité avait été interdite et tout contact physique entre un homme et une femme qui n'étaient pas mariés avait encouru la condamnation publique – avait été combattu, et

même puni d'emprisonnement. Jusqu'aux « conversations sur l'oreiller » entre mari et femme qui pouvaient servir de preuves d'un comportement délinquant; dans les querelles de famille, les gens menaçaient souvent de dénoncer leurs conjoints à la police pour s'y être adonnés. En conséquence de quoi, deux générations de Chinois avaient grandi en se défiant de leurs instincts naturels. Moi-même, j'étais si ignorante qu'à l'âge de vingt-deux ans j'avais refusé de donner la main à un professeur pendant que nous assistions à un feu d'artifice, de peur d'être enceinte. Ce que je connaissais de la conception, je le tenais d'un vers glané dans un livre : « Ils se tinrent la main au clair de lune... Au printemps, ils eurent un fils vigoureux. » Cela m'a donné envie d'en savoir plus sur les vies intimes des Chinoises et j'ai décidé de débiter mon enquête par l'étude de leur environnement culturel.

Le Vieux Chen a été la première personne à qui j'ai parlé de mon projet. Il était journaliste depuis très longtemps et jouissait d'une grande estime. On disait que le maire de Nankin en personne venait lui demander conseil. Je le consultais souvent sur mon travail, par déférence envers son ancienneté mais aussi pour profiter de sa très grande expérience. Cette fois-ci, toutefois, sa réaction m'a surpris. Il a secoué la tête, qu'il avait si chauve qu'on n'aurait su dire où finissait son crâne et où commençait son visage, et s'est exclamé : « Quelle naïveté ! »

Cela m'a décontenancée. Les Chinois voient dans le fait d'être chauve un signe de sagesse. En quoi est-ce que je me trompais ? Pourquoi était-il naïf de vouloir comprendre les Chinoises ?

J'ai raconté à un ami qui travaillait à l'université l'avertissement du Vieux Chen.

— Xinran, a-t-il dit, as-tu jamais visité une fabrique de gâteaux ?

— Non, ai-je répondu, interloquée.

— Eh bien moi, si. Et depuis je ne mange plus de gâteau.

Il m'a suggéré de visiter une pâtisserie pour comprendre ce qu'il voulait dire.

Je suis de nature impatiente, aussi à cinq heures, le lendemain matin, j'étais devant la porte d'une fabrique de gâteaux de taille modeste mais de bonne réputation. Je n'avais pas annoncé ma visite, mais je ne m'attendais pas à rencontrer de difficulté. En Chine, on surnomme les journalistes « les rois sans couronne ». Ils ont le droit d'entrer librement dans presque toutes les entreprises du pays.

Le directeur de la fabrique ne comprenait pas pourquoi j'étais venue mais il a été impressionné par mon sérieux professionnel; il a dit qu'il n'avait jamais vu de journaliste à pied d'œuvre de si bon matin. Il ne faisait pas encore tout à fait jour; à la faible lumière des lampes de l'usine, sept ou huit ouvrières étaient en train de casser des œufs dans une large cuve. Elles bâillaient et s'éclaircissaient la gorge avec un terrible bruit rauque. Le son de leurs crachats intermittents me mettait mal à l'aise. Une femme avait le visage barbouillé de jaune d'œuf, probablement à force de s'essuyer le nez et non en guise de quelque mystérieux soin de beauté. Je regardai deux hommes ajouter du colorant et du parfum à une mince pâte feuilletée qui avait été préparée la veille. Les œufs furent ajoutés à ce mélange puis versés dans

des moules sur une courroie de transport. Quand les moules sortaient du four, une douzaine de femmes empaquetaient les gâteaux. Des miettes ornaient le coin de leurs bouches.

En quittant la fabrique, je me suis souvenue de ce qu'un collègue journaliste m'avait dit un jour : les choses les plus sales au monde, ce n'est pas les toilettes ou les égouts, mais les usines alimentaires et les cuisines des restaurants. J'ai décidé de ne plus jamais manger de gâteau, mais je n'ai pas découvert en quoi ce que j'avais vu devait m'aider dans mon enquête sur la place des femmes dans la société.

J'ai de nouveau appelé mon ami, que mon manque de discernement a semblé décevoir.

— Tu as vu par quoi passent ces beaux gâteaux avant de devenir ce qu'ils sont. Si tu t'étais contentée de les regarder dans la boutique, tu n'en aurais jamais rien su. Mais même si tu réussis à prouver que la fabrique est mal dirigée et qu'elle ne respecte pas les règles d'hygiène, tu crois que ça va empêcher les gens de manger des gâteaux ? C'est la même chose pour les Chinoises. Même si tu te débrouilles pour pénétrer dans leurs foyers et dans leurs mémoires, est-ce que tu pourras juger des lois qui ont régi leurs vies ou les changer ? D'ailleurs, combien de femmes seront véritablement prêtes à laisser de côté leur amour-propre pour te parler ? J'ai bien peur d'être du même avis que ton vieux collègue.

Un dicton chinois prétend que « dans chaque famille il y a un livre qu'il vaut mieux ne pas lire à haute voix ».

Une femme a rompu le silence. Durant huit années, de 1989 à 1997, Xinran a présenté chaque nuit à la radio chinoise une émission au cours de laquelle elle invitait les femmes à parler d'elles-mêmes, sans tabou. Elle a rencontré des centaines d'entre elles. Avec compassion elle les a écoutées se raconter et lui confier leurs secrets enfouis au plus profond d'elles-mêmes.

Epouses de hauts dirigeants du Parti ou paysannes du fin fond de la Chine, elles disent leurs souffrances incroyables : mariages forcés, viols, familles décimées, pauvreté ou folie... Mais elles parlent aussi d'amour. Elles disent aussi comment, en dépit des épreuves, en dépit du chaos politique, elles chérissent et nourrissent ce qui leur reste.

Un livre bouleversant, « décapant, à lire de toute urgence pour voir l'importance du trajet que la femme chinoise a dû et doit encore accomplir » (Diane de Margerie, *Le Figaro littéraire*).

fǚnǚn

fǚnǚn + nǚnóng = femme

fǚnǚn + niánqīng = mère

(fǚnǚn + tradiōng)  
+ (fǚnǚn + zǎodǎng) = fille

fǚnǚn + hǎo = bon



Picquier poche

Extrait de la publication

9



8,50 €

harmonia mundi  
— diffusion livres —

PICQUIER & PROTIERE